

Les porte-paroles du mouvement de la petite-bourgeoisie radicalisée gromellent, ronchonnet, cherchent des poux, mais en fait le mouvement lui-même est séduit, épaté par cet extraordinaire coup de culot, et par la bonne tenue de la campagne. Les plaisanteries sur l'électoratisme de la Ligue ne passent pas. L'affluence aux meetings est massive, les salles enthousiastes : le symbole de notre impact est donné par le meeting du Palais des Sports (où 12000 gauchistes, surchauffés, acclament les perspectives révolutionnaires de la Ligue !). Rouge passe hebdomadaire et se vend à plus de 25000 numéros !

Dire que ces succès ne nous soient pas quelque peu montés à la tête serait trahir la vérité. *Nos analyses politiques sont marquées au coin par l'euphorie ambiante* : la situation du capitalisme international est critique (crise du SMI, menace de synchronisation des récessions allemande et américaine...), le capitalisme français, saigné par Mai, se trouve privé de marges de manœuvre... La crise du PCF est d'autant plus aiguë que sa politique réformiste se heurte à une impasse totale etc... Surestimation des difficultés économiques du capitalisme avancé, sous-estimation de l'emprise du PC sur la classe ouvrière, surestimation grossière de nos propres forces, sous-estimation des forces réelles des autres composantes de l'extrême-gauche révolutionnaire ; tendance à concevoir notre intervention et nos perspectives comme si nous avions déjà « muté », en terme de petit-parti etc... Bref, *vision complètement déformée du champ politique réel et de ses forces structurantes* ; tels sont les soubassements politiques du « triomphalisme » produit par la campagne présidentielle.

Du point de vue de la tactique de construction du parti, le cours triomphaliste se traduit par la conviction implicite que nous pouvons désormais mobiliser la jeunesse radicalisée directement sous notre bannière et dans nos propres organisations de masse. Nous avons théorisé notre rupture avec les groupements mao-spontex, sur le mode : la rupture, c'est leur mort. La campagne présidentielle nous a confirmé dans cette impression. Nous pensons désormais être en mesure de nous passer de toute forme de collaboration avec les courants gauchistes. *A la rentrée 69-70, nous nous assignons pour tâche de structurer directement le mouvement de la petite-bourgeoisie radicalisée sous notre direction, en contournant les groupes gauchistes et les sectes.* C'est le projet du MJR à court terme, non plus mouvement unitaire de la jeunesse radicalisée, mais lieu de recomposition d'un nouveau mouvement de la jeunesse, sous direction homogène de la Ligue.

d'Où la seconde formule organisationnelle de notre tactique de construction du parti :

A la périphérie, les cellules jeunesses scolarisées de la Ligue mettent en place les Comités Rouges étudiants et lycéens, nouvelles structures de mobilisation de masse de ces milieux, se substituant aux CA-UNEF et aux CAL agonisants. Les CR sont les comités de base du futur MJR. Nous comptons retrouver les foules de nos meetings de Mai-juin 69. Ce nouveau MJR, mouvement de jeunesse de la Ligue Communiste, serait la force de frappe des révolutionnaires, sur la scène politique nationale.

Au centre, les cellules adultes assurent la percée par la combinaison de l'intervention directement politique (groupes Taupes) et le travail de fraction-tendance au sein du mouvement syndical.

Nous ne reviendrons pas ici sur la critique détaillée de cette orientation (voir BI No 6 : « notre travail étudiant »). Disons simplement qu'elle constitue le symétrique de l'orientation unitariste. De même que nous avons cru possible d'unifier sous notre direction politique le mouvement de la petite-bourgeoisie radicalisée, nous croyons possible de reconstruire un « nouveau mouvement » sous notre direction, épuré des courants gauchistes (mao-spontex). Mais si seul un parti

ouvrier révolutionnaire est capable d'unifier sous son hégémonie politique le mouvement de la p.b. radic., à plus forte raison, seul un tel parti est susceptible de « recomposer » un tel mouvement, directement sous son contrôle politique, en rupture ouverte avec les groupements révolutionnaristes.

La perspective de recomposition à court terme du mouvement de la jeunesse, à notre initiative et sous notre direction, donne lieu à une orientation effectivement substitutiste sectaire, qui mène à l'isolement. Les CR ne polarisent que les proches sympathisants de la Ligue. Ils n'embrayent pas sur la couche des étudiants radicalisés, lesquels ne répondent massivement qu'aux mots d'ordre de l'ensemble du « mouvement gauchiste » et refusent de cautionner la Ligue seule, à l'encontre des autres courants. Inutile de dire que les CR embrayent encore moins sur la masse des étudiants, lesquels ne répondent qu'aux appels de structures de mobilisation ad hoc, politiquement non marquées du sceau d'une organisation.

Manifestement impraticable, cette ligne ne fut quasiment pas appliquée. A la rentrée universitaire 69-70, nous mettons empiriquement en avant les comités de lutte et de grève comme structures de mobilisation de masse, les CR intervenant au sein des comités comme fraction organisée de la Ligue.

Du point de vue de nos relations au mouvement de la petite-bourgeoisie, les CL étudiants renouent avec notre pratique d'insertion conflictuelle : ils reconstituent ponctuellement et conjoncturellement, là où les gauchistes ne prônent pas pratiquement la ligne de destruction de l'université (c'est-à-dire là où le rapport de force nous permet d'imposer nos initiatives), le bloc LC - PSU - Mao-spontex - gauchistes divers : ces blocs se constituent contre l'UEC et l'AJS, reprenant pied dans les facs, et auxquels il s'agit de ne pas abandonner l'initiative.

C) Mars 1970 : l'axe LO - PSU - Ligue.

Mais la relance de notre collaboration avec le mouvement gauchiste - condition de la polarisation derrière nos initiatives centrales du mouvement de la petite-bourgeoisie radicalisée - est de courte durée : l'ultra-gauchisme des porte-paroles politiques de ce mouvement atteint à cette époque son sommet : en février-mars 70, après la victoire de Pompidou sur la vague gréviste de l'automne (capitulation cégétiste dans l'épreuve de force de la grève EDF), la « gauche-prolétarienne » lance sa ligne dite de « Nouvelle Résistance » : les actions de partisans se multiplient contre les « occupants » et les « collabos ». Les gauchistes substituent leur propre violence de commando à la violence des masses. Simultanément ils désertent le terrain des luttes de masse (cf Vincennes, département de philo). Cette orientation putchiste fascine tous les groupes révolutionnaristes étudiants : VLR, anars, UCF, étudiants de HR, et exerce un attrait réel sur la base petite-bourgeoise radicalisée. Du point de vue de la lutte contre l'hégémonie du stalinisme sur la classe ouvrière et de la polarisation des cadres ouvriers, cette orientation hyper gauchiste est catastrophique : non seulement elle renforce l'emprise du PC sur l'avant-garde ouvrière large, mais elle favorise aussi la progression des staliniens en milieu petit-bourgeois, finalement rebuté par le folklore mao-spontex.

Notre rupture avec les anarcho-maoïstes est totale. En milieu étudiant, après les « incidents » de Nanterre (2 mars 1970), nous cherchons à opposer un contre-poids à l'ultra-gauchisme maoïsant (projet du « Front contre l'Université Disciplinaire » regroupant la Ligue, le PSU, l'AJS, l'UNEF, les étudiants socialistes, l'AMR etc...). Ce bloc éphémère prend forme à l'occasion du meeting unitaire contre la « banalisation » du campus, le 6 mars 1970.

Le divorce s'aggrave encore après les 27 et 28 mai (« nouvelle résistance » au quartier latin après la dissolution de la GP). Il se manifeste spectaculairement